CHAPITRE XX.

Des Maladies produites par le mercure, ou des Maladies nommées MERCURIELLES, *et de leur traitement.*

LES mauvais effets du mercure sur le corps humain ont été observés de tout temps dans les mines d'où l'on retire ce métal, ainsi que dans les différens ateliers et manufactures où on l'emploie, mais plus particulièrement encore depuis que l'usage de diverses préparations chimiques de ce métal a été introduit dans la pratique de la médecine pour la guérison des maladies syphilitiques. Plusieurs écrivains anciens, depuis *Vigo*, en font mention; et il n'y a pas un praticien moderne qui n'ait eu occasion de voir les effets mauvais et même dangereux de ce métal, surtout quand il est administré avec imprudence et sans les précautions nécessaires, par des ignorans.

Quoique ce sujet soit extrêmement intéressant, je ne sache pas qu'il ait été traité ou examiné *ex professo* par aucun écrivain. Cette considération doit me servir d'excuse, si les recherches suivantes ne sont pas aussi parfaites que je le desirois.

Je ne parlerai pas ici des mauvais effets de quelques préparations mercurielles en particulier, parce que j'ai discuté ce sujet amplement dans un des chapitres précédens. Je considérerai principalement les maladies que le mercure, et sur-tout les oxides et sels mercuriels en général semblent produire dans

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0442-7 DFG

le système du corps humain, soit que ces effets soient dus à ces remèdes actifs eux-mêmes, soit qu'ils le soient à leur mauvais choix, ou à leur administration peu convenable, ou enfin au défaut de soins nécessaires pendant leur usage.

Nous avons déja considéré la nature et l'action des préparations mercurielles dans les chapitres VII, VIII, IX et XI de ce volume. Nous y avons fait voir que le mercure ne paroissoit agir contre le virus et les maux syphilitiques, que lorsqu'il étoit combiné avec l'oxigène en forme d'oxide ou de sel mercuriel; car le mercure-métal, administré en masse liquide à l'intérieur et à l'extérieur, ne semble avoir aucune action sur le corps humain, puisque, parvenu dans l'estomac et dans les intestins, il sort ordinairement par l'anus sans être absorbé par les vaisseaux lactés.

Nous avons démontré aussi ailleurs que le mercure, trituré avec les graisses, les gommes, etc. n'étoit pas, comme on se l'est imaginé long-temps, dans un état de simple division, mais dans un véritable état d'oxidation. Nous y avons développé les conjectures des divers auteurs sur l'action des préparations mercurielles contre le virus syphilitique. — Ici, il faut donc considérer l'action du mercure sur le corps humain sous un double point de vue; c'est-à-dire, 1°. sous celui de son action et de ses effets sur le corp humain en général, à raison de l'oxigène qu'il contient; 2°. à raison de son état de mercure, comme mercure, mais infiniment di-

visé, ou autrement, changé dans sa nature, soit par les différens acides avec lesquels il est combiné, soit par les nouvelles combinaisons dans lesquelles il entre dans le corps humain. J'ai dit, dans le chapitre XI, qu'entre toutes les théories offertes au public par différens auteurs, celle que j'avois donnée, dans la première édition de mon ouvrage sur cette matière, me paroissoit de plus en plus vraisemblable; savoir, que les oxides ou sels mercuriels paroissoient agir en s'unissant avec le virus syphilitique, ou avec les humeurs avec lesquelles ce dernier est toujours mêlé dans le corps, qu'il les neutralisoit ou changeoit, au point que la natnre du virus en étoit tout-à-fait changée ou entièrement détruite, et que par conséquent l'action ou l'irritation causée par ce même virus devoit cesser *ipso facto*. Il paroît en outre que pendant le temps même que cela a lieu, il se fait une véritable décomposition de l'oxide ou sel mercuriel qu'on a administré, et que l'oxigène quitte le mercure avec lequel il étoit combiné. Mais l'action du mercure ne cesse pas là; car en continuant son usage, nous observons que l'oxigène d'un côté, et le mercure, comme mercure, de l'autre, pendant qu'il quitte ou après avoir quitté l'oxigène, produisent dans l'économie animale des changemens et des effets particuliers dont nous allons rendre compte.

L'oxigène, introduit dans le systême du corps vivant par les poumons, et sur-tout par l'estomac, avec des substances dont il se détache ensuite aisément, aug-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0444-9 DFG

mente l'action du cœur et du système artériel, rend le sang plus rouge, et cause dans sa portion albumineuse une disposition à s'épaissir ou à se coaguler; au lieu de troubler ou de détruire la digestion, d'épuiser ou d'affoiblir le corps (effets constans des préparations mercurielles), il aiguise l'appétit, et semble augmenter la chaleur et la vigueur générale du corps : les ulcères et autres symptômes du virus syphilitique sur le corps humain se cicatrisent et disparoissent quelquefois pendant que cette action des remèdes oxigénés a lieu. Voilà les effets de l'oxigène sans mercure sur la masse du sang et sur le système général du corps (1). Je passe à la considération des effets produits par le mercure pur et simple, ou

(1) Les remèdes oxigénés affectent aussi quelquefois les glandes salivaires comme les préparations mercurielles : j'en ai un exemple frappant sous les yeux. J'ai administré à un jeune homme le muriate suroxigéné de potasse : j'avois commencé avec vingt grains par jour; et, depuis dix-huit jours, je lui en donnois cinquante grains dans les vingt-quatre heures. Il n'en sentit d'abord aucun autre effet que des sueurs considérables pendant la nuit, et la langue très-blanche; mais, au bout de quatre jours, il lui survint un ulcère aux gencives, exactement semblable à ceux que le mercure a coutume de produire : en continuant le remède deux jours de plus, cet ulcère s'agrandit, et devint très-douloureux : la glande parotide du même côté se gonfla, ainsi que les amygdales et les glandes sous-maxillaires; ce qui rendoit la déglutition très-pénible. Ces symptômes furent accompagnés d'une véritable salivation très-copieuse, qui continua, jour et nuit, pendant quatre ou cinq jours de suite, quoiqu'il eût discontinué l'usage du remède du moment que le ptyalisme commença à paroître.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0445-5 DFG

combiné avec l'oxigène, dans les préparations mercurielles.

Les vapeurs ou exhalaisons de ce minéral dans les mines, aussi bien que dans nos ateliers ou laboratoires chimiques, affectent puissamment les nerfs et le cerveau, et produisent des asphyxies, des coliques, des tremblemens, et même des paralysies des différens membres, rendent le corps languissant et paresseux, et détruisent à la longue toutes les facultés intellectuelles de l'homme, en le rendant *hébété* et stupide. J'ai vu plusieurs exemples de cette triste affection dans les ateliers des doreurs sur métaux, qui se servent de l'or amalgamé avec le mercure, et font volatiliser ensuite ce dernier au feu.

Le professeur *Fourcroy* nous fournit (1) un exemple frappant des maux que le mercure, appliqué de cette manière, est capable de produire; il cite à cet égard l'histoire de deux doreurs en or moulu, mari et femme. Cette histoire mérite d'occuper une place ici.

« Cet homme étoit très-occupé à Paris; il doroit depuis le matin jusqu'au soir dans une chambre assez vaste, mais basse, où il couchoit lui, sa femme, et ses enfans. Ayant pris assez peu de précautions contre les vapeurs mercurielles, il lui vint d'abord des ulcères à la bouche, en très-grande quantité; son haleine, à cette époque, étoit fétide; il ne pou-

(1) Voyez *Essai sur les maladies des artisans*, traduit du latin de Ramazzini, avec des notes, pag. 42, etc.

voit ni avaler, ni parler, sans des douleurs effroyables. De pareils accidens, guéris par la cessation de son ouvrage et les remèdes appropriés, reparurent trois ou quatre fois de suite, seuls et sans autre symptôme; mais bientôt à ce mal se joignit un tremblement universel très-violent, qui attaqua d'abord ses mains, puis tout son corps; il fut obligé de rester dans un fauteuil, sans pouvoir faire un pas : son état étoit digne de pitié. Agité de mouvemens convulsifs perpétuels, il ne pouvoit ni parler, ni porter ses mains à sa bouche sans se frapper lui-même; on étoit obligé de le faire manger, et il n'avaloit que par une déglutition convulsive, qui cent fois manqua de le suffoquer. Ce fut dans cet état affreux de sa maladie, qu'il eut recours à un empirique, qui frotta ses jambes d'une pommade, les fit baigner dans du gros vin, dans lequel on faisoit infuser des herbes aromatiques, et lui prescrivit, tous les matins et tous les soirs, environ un gros d'une poudre rouge à prendre dans une pomme. Ces remèdes secrets, et dont par conséquent on ne peut connoître l'indication, eurent un effet singulier : son tremblement cessa un peu; ses jambes et ses cuisses s'enflèrent prodigieusement : il y vint des cloches en grande quantité, on les perça avec une aiguille; elles rendirent en abondance une eau trouble, séreuse, qu'on conserva dans des pots par l'ordre de l'empirique. Au bout d'un certain temps, il s'y fit un dépôt, parmi lequel on apercevoit manifestement des globules de mercure. Ce fait

ne doit pas paroître surprenant, puisqu'on a vu plus d'une fois dans les cadavres d'hommes qui avoient pris beaucoup de mercure dans leurs maladies, ce demi-métal en substance dans le cerveau, les intestins, les poumons, et dans les os même. Au bout de cinq ou six mois d'un pareil traitement, notre malade se sentit beaucoup mieux : son tremblement étant très-diminué, et n'existant presque plus, il se crut guéri ; et, malgré l'avis de son médecin, qui lui conseilloit de continuer ses remèdes pendant deux ou trois mois pour s'assurer une guérison parfaite, il se négligea. Peu à peu il essaya de marcher avec deux cannes, et se sentit enfin assez fort pour hasarder de sortir de sa maison et de se promener dans les rues : l'exercice le fortifia, mais il lui restoit une sensibilité singulière ; le bruit d'un cheval ou d'une voiture quelconque le faisoit tressaillir, au point qu'il auroit été bien souvent dans le cas d'être écrasé, s'il n'eût pris la précaution de marcher contre les murs et contre les boutiques. Il étoit alors obligé de s'arrêter, de crainte de tomber; il ne pouvoit exprimer la sensation désagréable que lui faisoit ce bruit. Enfin, il recommença son ouvrage ; mais malgré les précautions qu'il prit, son tremblement augmenta et se fixa dans ses mains : une remarque singulière, c'est qu'ayant l'habitude de s'enivrer, dans cet état il tenoit son verre sans le renverser, ce qui ne lui arrivoit pas lorsqu'il n'avoit pas bu; et il m'a dit avoir fait cette observation sur plusieurs de ses confrères qui étoient dans

le même cas que lui. Les soins qu'il eut de ne travailler que très-peu, d'écarter les vapeurs de mercure par un courant d'air, l'exemptèrent des maux cruels qu'il avoit déja soufferts; il n'éprouva plus que le tremblement des mains, et un bégaiement insupportable, le *psellismus metallicus* de Sauvage, qui résista à l'électrisation recommandée, dans ce cas, par de Haën, qui en a eu du succès. Ce doreur a vécu trois ou quatre ans après sans aucun autre accident, et il est mort d'une fracture du bras à trois endroits différens. Il est à remarquer que ce bras étoit affligé de rhumatisme, et qu'il y portoit un cautère depuis longues années.

« Sa femme eut à peu près les mêmes symptômes, mais beaucoup moins graves dans le commencement. Elle eut de particulier un ptyalisme, qui la dessécha et la rendit comme un squelette. Dans la suite, cette malheureuse femme devint asthmatique. Les accès de cette maladie, d'abord éloignés, se rapprochèrent de plus en plus; elle avoit un râle continuel, ne crachoit ni ne toussoit; sur la fin de cette maladie, qui fut la même pendant dix-huit ans, elle ne pouvoit ni marcher, ni se pencher, sans craindre d'être suffoquée : fixée sur un fauteuil depuis plus d'un an, les symptômes de son asthme devenant de plus en plus graves, elle fut enfin délivrée de ses maux par une mort heureuse pour elle, et qui eut quelque chose d'affreux pour ceux qui en furent spectateurs. »

Le mercure, pris en grande quantité sous la forme

liquide métallique, comme je l'ai dit plus haut, ne paroît affecter aucunement l'estomac et les intestins, et n'y produire aucun autre effet; mais il parcourt tout le canal intestinal, et finit par sortir par l'anus tel qu'il étoit entré par la bouche. Il y a cependant une opinion généralement reçue en Allemagne; savoir, que le mercure bouilli dans l'eau lui communique une vertu anthelminthique; et le fait que j'ai cité, dans un autre endroit de ce traité, d'un chien très-galeux qui fut parfaitement guéri en lui donnant pour toute boisson une décoction de mercure, sans aucun autre remède, sembleroit venir à l'appui de cette opinion: mais je crois qu'elle a besoin d'être confirmée par des expériences plus exactes et multipliées.

Le mercure, introduit dans l'économie animale, sous forme d'oxide ou de sel, produit plusieurs effets semblables à ceux de l'oxigène mais il en produit aussi de très-différens. Dans l'estomac et les intestins, il excite souvent des cardialgies, la dyspepsie ou perte de l'appétit, des coliques, des diarrhées. Entré dans la masse du sang, il rend souvent, comme les médicamens oxigénés, la langue blanche; il dispose la partie albumineuse du sang à la coagulation, ou à ce qu'on appelle la formation d'une croûte inflammatoire à la surface du sang tiré du corps, et développe plusieurs autres symptômes d'une irritabilité augmentée. Mais, de l'autre côté, continué pendant quelque temps, il produit des effets manifestement différens de ceux produits par les remèdes oxigénés. Tels sont une augmen-

tation souvent très-prompte et violente de la sécrétion de la salive, et le changement de cette humeur bienfaisante et sans odeur en une humeur âcre, corrosive, et d'une odeur infecte; l'haleine fétide; la tumeur des gencives, et des ulcères très-douloureux et rongeans à la bouche et à la langue. Les dents commencent à noircir, à vaciller; à la fin elles tombent, et sont souvent suivies de la chute des os palatins ou maxillaires. Ces symptômes sont généralement accompagnés d'une langueur plus ou moins considérable, d'un épuisement ou affoiblissement, et d'une émaciation générale du corps; et ils finissent quelquefois par une torpeur ou un état cachectique ou scorbutique général, et quelquefois par un état cataleptique du malade. Cependant les ulcères et autres symptômes de la maladie syphilitique, locale ou universelle, prennent, pendant cette action du mercure, un caractère plus benin. L'action corrosive et tous les effets pernicieux de virus syphilitique se ralentissent et cessent à la fin tout-à-fait; les ulcères se cicatrisent, et tous les symptômes de la vérole disparoissent pour toujours. Ces effets ont lieu généralement; et si le mercure a été administré comme il faut, à peu d'exceptions près, les malades se trouvent radicalement guéris. Mais, chez d'autres, et sur-tout si le traitement a été conduit avec imprudence et sans connoissance exacte de l'état du malade, ou s'il a été continué au-delà d'une certaine époque, il excite des fièvres, ou une irritabilité morbifique générale du système nerveux; et les ulcères syphilitiques, au lieu de se cicatri-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0451-7 DFG

ser, se changent en ulcères d'une nature très-différente, auxquels on a donné tantôt le nom d'*ulcères scrophuleux*, tantôt celui d'*ulcères phagédéniques* ou *corrosifs*; mais on les caractériseroit peut-être mieux en les nommant *ulcères mercuriels avec éréthisme*.

L'action des préparations mercurielles excite en outre, et plus fréquemment, lorsque le malade s'est exposé au grand froid ou à l'air de la nuit, des douleurs à la tête, la tumeur du visage, de la gorge et de toutes les parties internes de la bouche; quelquefois des fièvres, avec des inflammations locales très-violentes, suivies de la mortification des parties; d'autres fois, un spasme ou tétanos, soit partiel, soit universel, des douleurs très-violentes dans les muscles, dans les tendons ou dans les articulations, qui ressemblent aux douleurs rhumatismales ou arthritiques, la manie, la paralysie, et même quelquefois l'apoplexie et la mort.

Quelquefois il produit dans certaines parties une très-grande irritation, qui est suivie très-promptement de la mortification de la partie affectée. Nous avons cité plus haut un exemple où l'usage imprudent du mercure fit naître la gangrène dans la gorge, et un autre où l'oxide de mercure gommeux, appliqué à un bubon ulcéré, produisit le lendemain la mortification dans une partie de l'aine.

Dans d'autres cas, et peut-être dans certaines constitutions, les ulcères syphilitiques à la gorge ou aux parties génitales, au lieu de guérir pendant l'usage

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0452-3 DFG

du mercure, restent stationnaires : bientôt après, ils changent de nature; le moindre attouchement excite des douleurs, la matière qui s'y forme prend un caractère âcre et corrosif; les ulcères s'étendent rapidement en tous sens, et forment quelquefois des inégalités et des excavations, comme s'ils avoient été creusés par des insectes : le système entier du corps s'en ressent, le pouls devient inégal et accéléré, le malade perd son sommeil et son repos, il est excédé de sueurs nocturnes, la moindre chose l'irrite et le rend impatient.

Dans d'autres circonstances enfin, la constitution du malade semble subir, pendant ou après l'usage du mercure, un changement total et différent des cas précédens. Le malade devient de jour en jour plus foible; sa physionomie change; la couleur du visage devient plombée; les ulcères, au lieu de guérir, deviennent mollasses et livides, et ils saignent aisément. On a donné à ces ulcères ainsi changés le nom d'*ulcères putrides*, d'*ulcères scorbutiques*, et quelquefois aussi d'*ulcères phagédéniques* : on les appelleroit, avec plus de raison, *ulcères mercuriels atoniques*. Tout le corps semble, dans cet état, souffrir d'une espèce de cachexie, qu'on n'a pas mal comparée au scorbut, et qu'on a même nommée scorbutique. C'est un état général d'affoiblissement et d'une débilité réelle, avec une apparente décomposition des parties fluides et solides du corps.

Les ulcères mercuriels de la bouche ou aux gen-

cives se distinguent assez facilement des ulcères syphilitiques, en ce que, 1°. ils sont douloureux lorsqu'on les touche, et qu'on y ressent même une douleur constante : les ulcères syphilitiques sont au contraire, en général, plus indolens. 2°. Leur siége est le plus souvent à la langue, aux lèvres et aux gencives, et sur-tout derrière la dernière dent molaire : le siége des ulcères syphilitiques est au contraire principalement aux amygdales et à la luette. 3°. Ils ne sont pas couverts d'une croûte blanche, épaisse et lardacée, comme les ulcères syphilitiques; mais ils sont plutôt rouges, et ils saignent aisément lorsqu'on les frotte un peu. 4°. Ils empirent sous l'usage du mercure, et deviennent même quelquefois funestes, si on insiste sur l'usage de ce remède; et ils cèdent au contraire assez facilement au borax ou aux astringens appliqués localement.

Dans plusieurs cas, le mercure, quoique administré selon toutes les règles de l'art, ne semble exercer aucune action sur le corps du malade; mais après avoir resté, pour ainsi dire, inactif pendant des semaines, et même quelquefois pendant des mois entiers, comme je l'ai remarqué plus haut, il commence tout-à-coup, sans aucune cause apparente, par produire des effets évidens; savoir, une saveur de cuivre dans la bouche, la tumeur des gencives, une véritable et copieuse salivation.

Quelquefois il laisse après lui une telle irritabilité de l'estomac ou du système entier du corps, que les

malades ne sont plus capables de supporter les plus petites doses de ce remède pour des maladies syphilitiques postérieures, sans des inconvéniens très-graves, des cardialgies, de l'oppression de poitrine, le crachement de sang, le mal de tête, la fièvre lente, et des douleurs violentes dans différentes parties du corps.

D'après toutes ces considérations, il paroît que les différentes préparations mercurielles sont capables de faire naître, dans l'économie animale, trois états très-distincts et très-différens l'un de l'autre. Dans le premier, elles attaquent le virus syphilitique, le détruisent, et font ainsi cesser son action et tous ses mauvais effets ou symptômes véroliques. Dans le second, elles excitent fortement l'action du cœur et de tout le système artériel, produisent un grand degré d'irritabilité dans tout le corps, et engendrent des ulcères d'un genre bien particulier: ou bien elles changent les ulcères syphilitiques en ulcères corrosifs, très-irritables, amenant même quelquefois leur mortification: on diroit que l'oxigène, accumulé dans le corps, y produit une suroxigénation générale de la masse du sang. Le troisième état que l'usage des préparations mercurielles fait naître, c'est une foiblesse générale du corps, avec un état cachectique, ressemblant beaucoup au scorbut: il y a une apparente décomposition des fluides et des solides; l'hydrogène semble abonder dans le corps, et toute la masse du sang paroît être hydrogénée. Je passe au traitement de ces différens symptômes morbifiques.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0455-1 DFG

D'après les principes que nous venons d'établir, je fais trois divisions du traitement des maladies produites par le mercure. Dans la première, je donnerai la méthode de guérir les maladies produites par l'excès d'oxigène, soit que ce principe soit fourni par des préparations mercurielles, soit qu'il le soit par d'autres médicamens qu'on a depuis peu commencé à essayer contre les maladies syphilitiques. Dans la seconde, je traiterai de la manière de remédier aux maladies accompagnées d'un état de foiblesse et de cachexie, qui paroissent être liées avec une abondance morbifique de l'hydrogène dans la masse des humeurs. Dans la troisième enfin, je proposerai quelques moyens pour soulager ou guérir les effets qui très-probablement sont dus aux mercure-métal.

Pour ce qui concerne les maladies syphilitiques compliquées et leur guérison, j'ai traité ce sujet dans un des chapitres précédens (*chap. XVI*), auquel je renvoie le lecteur.

A l'égard de certaines ophthalmies qui résistent au mercure et à tous les autres remèdes, avant qu'il se rétablisse un nouvel écoulement par l'urètre, *voy.* T. I, chap. V.

J'ai fait mention aussi, dans différens endroits de cet ouvrage, de plusieurs ulcères et fistules, et des douleurs aux parties génitales et environnantes, qui, demeurant rebelles au mercure, se guérissent seulement en excitant un nouvel écoulement de l'urètre.

Dans quelques cas, les oxides et les sels mercuriels

détruisent le virus syphilitique et tous les symptômes de la maladie syphilitique, sans produire aucun effet désagréable sur le corps, et sans laisser aucune trace après eux : c'est l'effet le plus desirable. Dans d'autres cas, ces mêmes remèdes excitent l'action du cœur et du système artériel à un degré considérable : ils augmentent la sécrétion des urines, de la matière perspirable, et produisent quelquefois une fièvre tonique plus ou moins forte, des inflammations locales plus ou moins violentes, des gonflemens des gencives et des glandes salivaires, une salivation abondante (1), des ulcères douloureux à la bouche. Ces symptômes exigent, selon les circonstances, une ou plusieurs saignées, l'application des sangsues ou des scarifications aux parties enflammées. Le ptyalisme et les ulcères demandent les soins recommandés au chap. IX.

Dans les ulcères qui naissent ou qui acquièrent un grand degré d'irritabilité pendant l'usage du mercure, la première chose à faire est d'en cesser l'usage, soit intérieur, soit extérieur; et si le médecin est appelé en consultation avec d'autres personnes de l'art, il doit

(1) Pour savoir si le mercure produisoit le même effet sur les autres animaux, j'ai fait un essai sur mon chien. Je l'ai frotté simplement d'onguent mercuriel gris sur le dos, sans le raser, une fois par jour. En trois jours de temps, sa bouche commença à être affectée; et, quoique les frictions eussent été discontinuées dès ce moment, la salivation devint très-forte : il fut malade pendant quinze jours au moins, au point que je craignis pour sa vie. La salivation continua tout ce temps avec une puanteur abominable, qui infectoit toute la maison.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0457-3

tâcher de les convaincre que ces symptômes sont les effets réels du mercure, et faire en sorte de les empêcher d'essayer une nouvelle préparation mercurielle, qu'on propose presque toujours dans ces cas, et sur laquelle on insiste souvent au détriment du malade, parce qu'au lieu de remonter à la véritable source de ces effets, on les attribue généralement mal à propos à l'inefficacité des préparations mercurielles qu'on a employées jusqu'alors. La chose la plus importante, et sans laquelle on ne feroit rien, est donc de cesser l'usage du mercure. Ce médicament devient un véritable poison dans ces cas.

Le second point est d'arrêter les progrès des ulcères, en leur opposant des médicamens et un régime appropriés à l'état du malade et au nouveau caractère que la maladie semble avoir acquis.

Plus j'examine cet état nouveau des ulcères et autres symptômes, plus je suis persuadé qu'il est dû à l'accumulation de l'oxigène dans la masse du sang. Le corps paroît être, comme je l'ai dit plus haut, suroxigéné : il faut donc, pour prévenir les ravages de cette nouvelle maladie, employer les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour désoxigéner la masse ; et je vois avec plaisir que la pratique moderne des médecins les plus éclairés de l'Europe s'accorde parfaitement avec cette nouvelle théorie.

Le sulfure de potasse ou de soude, les eaux minérales sulfureuses ou alcalines, les bains de ces mêmes eaux, les bains de mer, les astringens, sur-tout le quinquina

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0458-8 DFG

en décoction dans l'eau ou en infusion dans du vin, et quelquefois mieux encore dans l'eau de chaux, la décoction de brou de noix, ainsi que de leur partie ligneuse, le carbonate de potasse ou de soude, à la dose de trente à quarante grains, en différentes prises par jour, le carbonate de chaux en grandes doses, sont les remèdes qu'on a reconnus pour être les plus efficaces.

Le docteur *Rollo*, dans son excellent Traité que j'ai cité plus haut, nous apprend qu'on a essayé avec succès, dans cette sorte d'ulcères, accompagnés d'un très-grand degré d'irritabilité, l'usage interne de l'hydrosulfure d'ammoniaque, donné à la dose de trois à quatre gouttes, trois ou quatre fois par jour, et le gaz hydrogène sulfureux à l'extérieur sur la partie affectée.

De l'autre côté, il paroît que la diète trop sévère et purement végétale, ainsi que le séjour dans le lit et dans une chambre, contribuent souvent à entretenir cette irritabilité maladive. Il est donc à propos de changer graduellement cette diète, de rigide qu'elle étoit jusqu'alors, en un régime nourrissant, composé de poissons, de testacés, de viandes tendres, et de permettre au malade l'usage modéré du bon vin. Il est important de l'exhorter, autant que les circonstances le lui permettent, à quitter le lit, et même à jouir modérément de l'air libre; ce qui ne contribue pas peu à calmer son désespoir et ses craintes, à lui inspirer de la tranquillité et du courage, et à accélérer sa guérison.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0459-6 DFG

Dans les cas où le malade est très-exténué, et où le degré de l'irritabilité est considérable, l'usage interne et externe de l'opium, de l'extrait de jusquiame ou de la ciguë, est très-avantageux : c'est dans ces mêmes cas que la salsepareille, à la dose d'une once par jour, en poudre, ou en forte décoction, mêlée avec du lait, ou, selon les circonstances, avec le carbonate de soude, a été trouvée extrêmement utile.

Dans les ulcères très-opiniâtres de la bouche ou de la gorge, accompagnés de douleurs et d'un écoulement âcre et ichoreux, le borax ou borate avec excès de soude, ou le carbonate de soude dissous dans l'eau, seuls ou avec un peu d'alcool et du miel, sont les meilleurs topiques qu'on peut employer ; ou bien, d'après M. *Sprengel*, un gargarisme fait avec une décoction de brou de noix.

Le docteur *Quarin* dit avoir employé avec succès l'extrait de *gratiola officinalis*, à la dose de huit grains trois ou quatre fois par jour, mêlé avec la même dose de carbonate de chaux.

Les cardialgies, ou les coliques, excitées par les préparations mercurielles, se calment généralement assez vîte, en cessant leur usage, ou en donnant au malade un grain d'opium tous les soirs, pendant plusieurs jours.

Le contre-poison le plus prompt et le plus sûr des préparations mercurielles âcres, telles que le sublimé corrosif, etc. est, comme je l'ai dit plus haut, d'après la découverte du citoyen *Bertholet*, la décoction du

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0460-7 DFG

quinquina ou de toute autre substance contenant en abondance le principe astringent.

Lorsqu'une transpiration, subitement arrêtée pendant le traitement mercuriel, a produit des douleurs ou des spasmes généraux, de la fièvre, etc. les remèdes les plus efficaces, après les évacuations nécessaires, sont, comme je l'ai dit ailleurs, les bains chauds fréquens, mais sur-tout les bains de vapeur; et, à l'intérieur, l'oxide d'antimoine hydrosulfuré jaune, uni avec la ciguë, à la dose de quinze grains de chaque par jour; ou, selon les circonstances, la poudre sudorifique de *Dover;* et, pour calmer les symptômes d'irritabilité, l'opium, administré une ou deux fois par jour.

L'autre état maladif, qui se montre sur-tout fréquemment après l'usage long-temps continué du mercure, et que j'ai appelé, d'après son caractère et la nature particulière des symptômes, *atonique* ou *hydrogéné*, exige des remèdes et des moyens tout-à-fait opposés à celui dont nous venons de parler. J'ai dit plus haut que cette espèce de cachexie, qu'on a nommée jusqu'ici *scorbutique*, à cause de sa ressemblance avec le scorbut, paroissoit être produite par le développement de l'hydrogène dans la masse du sang. C'est ce principe plus abondant, mis en liberté ou en activité dans le systême du corps, qui doit guider notre jugement pratique dans le choix des remèdes.

De quelque cause que vienne cet état, soit qu'il provienne du régime ou de l'atmosphère des hôpitaux,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0461-3 DFG

ou de l'air de la chambre dans laquelle le malade a été renfermé long-temps, soit qu'il soit dû au mercure comme mercure, soit enfin qu'il provienne d'une décomposition particulière des fluides ou des solides du corps, opérée par l'action trop long-temps continuée de l'oxigène même, ce que les expériences et les observations ultérieures décideront, nous voyons que l'usage continué du mercure empire évidemment l'état du malade, et lui devient même à la fin funeste. Il faut donc, avant tout, abandonner l'usage de ce remède dangereux, et en même temps changer la diète et le régime. Si le malade a été retenu jusqu'ici au lit ou dans une petite chambre, on le fera lever une demi-heure ou une heure, et, par degrés, pendant la plus grande partie du jour; on le fera passer dans une chambre grande et bien aérée; ou, ce qui vaut encore mieux, on lui fera quitter l'atmosphère de la ville ou de l'hôpital pour celle de la campagne; on lui fera prendre par degrés, et sitôt que ses forces le permettront, tous les jours, un exercice modéré à pied, à cheval, ou en voiture. On lui ordonnera une diète nourrissante et restaurante, la décoction du malt, de bonne bière, du vin acidule, les sucs d'herbes anti-scorbutiques, les eaux minérales acidules simples ou ferrugineuses, et les autres remèdes internes appropriés à cet état. Les ulcères atoniques exigent, à l'extérieur, un cataplasme de carottes fraîches, le sucre en poudre; celle de rhubarbe, de colombo, le gaz ozigéné; ou, dans certaines circonstances, pour

changer l'action des parties affectées, l'alcool seul ou camphré. Il y a enfin des cas particuliers de ces ulcères où l'application des caustiques peut devenir utile.

Je viens, enfin, au traitement des maladies qui paroissent être produites par le mercure-métal, appliqué au corps, à l'extérieur, en forme de vapeurs ou d'exhalaisons, ainsi que de celles qui paroissent provenir du même métal, introduit d'abord dans le corps sous la forme d'oxide ou de sel mercuriel, mais réduit, après avoir quitté son oxigène ou l'acide avec lequel il étoit combiné, en état métallique. C'est dans cet état, sur-tout lorsqu'il a été administré sans prudence et sans les ménagemens nécessaires, que, divisé en particules infiniment petites, au lieu de sortir par la transpiration ou par la salive, à proportion qu'il a été mis en liberté, il semble s'égarer, se réunir en globules ou en masses plus ou moins considérables, et se déposer ainsi quelquefois dans les grandes cavités du corps, dans les os, dans les viscères, dans les articulations, ou entre les gaînes et membranes des tendons et des muscles, et y produire des douleurs ostéocopes, des céphalalgies violentes, des spasmes en différentes parties, des tremblemens des extrémités, des paralysies, etc. : maladies qu'on regarde souvent mal à propos, d'après un examen superficiel, comme d'anciens maux syphilitiques. Des faits nombreux et authentiques, observés en disséquant des cadavres de personnes auxquelles on avoit adminis-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0463-5

tré beaucoup de mercure pendant leur vie, ne laissent pas de doute que ces extravasations mercurielles n'arrivent quelquefois et peut-être même plus souvent qu'on ne se l'imagine.

Dans tous les cas où nous soupçonnons, d'après un examen approfondi, l'existence de cette cause, il faut tâcher, par tous les moyens possibles, de faire réabsorber le mercure, de le faire rentrer dans la masse du sang, et de le chasser du corps par la transpiration. Les bains chauds, sur-tout ceux des eaux minérales sulfureuses, les bains de vapeur, la douche, les frictions générales et particulières du corps et des parties affectées, et les mêmes eaux minérales, les sudorifiques les plus puissans, pris à l'intérieur, l'oxide d'antimoine hydrosulfuré jaune et le gaïac sont les moyens qu'on a trouvés jusqu'ici les plus efficaces. On pourroit essayer, si le mal est dans les articulations ou dans les muscles, d'appliquer l'électricité, de faire des frictions avec du soufre, de masser le corps après les bains, et d'administrer à l'intérieur le soufre, ou, peut-être mieux encore, l'hydrosulfure de potasse, ou de soude, ou d'ammoniaque, dissous dans une grande quantité d'eau, et de donner une once ou une demi-once de cette dissolution toutes les demi-heures; ce qui est la meilleure manière de donner même les alcalis sans fatiguer l'estomac. Ce sont les seuls moyens que la raison nous suggère dans l'état actuel de nos connoissances, et en attendant que nous apprenions quelque chose de plus posi-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0464-1 DFG

tif sur la méthode des Malays et des Indous, qui, d'après les renseignemens authentiques que j'en ai reçus, ont des procédés bien plus perfectionnés sur cet objet que ceux que nous avons eus jusqu'ici en Europe.

Il sera peut-être agréable pour mes lecteurs de connoître un fait que j'ai appris sur ce sujet d'un de mes amis.

Il m'assura que les médecins malays, qui forment, à l'instar de la famille des Asclépiades dans l'ancienne Grèce, une caste particulière, se transmettent leurs connoissances médicales de père en fils, depuis un nombre considérable de générations, mais qu'ils tiennent toutes ces connoissances secrètes dans leur famille.

Lorsqu'on les consulte pour un mal vénérien, ils examinent avant tout, comme ils disent, si ce mal n'est pas plutôt dû au mercure imprudemment administré au malade auparavant, c'est-à-dire si son mal n'est pas plutôt mercuriel que syphilitique. Ils cherchent à apprendre, comme ils s'expriment, s'ils n'y a point des restes de mercure dans le corps. Ils s'assurent de ce point par des moyens particuliers, qu'ils prétendent posséder, mais qu'ils tiennent secrets. Après qu'ils se sont assurés de ce dernier point, c'est-à-dire que le mal est mercuriel, ils donnent au malade une décoction d'herbes qu'ils font eux-mêmes. Ce remède produit dans tout le corps des douleurs violentes qui sont suivies d'un gonflement du visage

et de la tête, ensuite des bras, puis de la poitrine et de l'abdomen, et à la fin des extrémités inférieures : le gonflement de celles-ci commence par les cuisses, et descend peu à peu aux jambes; enfin la tumeur occupe les pieds, et y produit les douleurs les plus terribles. Quand le mal est aux pieds, ils préparent avec des herbes un bain chaud, dans lequel ils plongent le malade : ils prétendent et disent que le mercure a été attiré et rassemblé dans les pieds par la méthode employée, et que, par le moyen de ce bain, il se dégage, et sort, à la fin, du corps malade dans l'eau du bain. Le fait est qu'au sortir de ce bain, le malade se trouve parfaitement à son aise et libre de toute douleur, et qu'il se sent radicalement guéri de tous ses maux.

Mon ami a été témoin oculaire de tout ce que je viens de raconter. Son domestique avoit été affecté d'une ophthalmie vénérienne des plus terribles, à la suite d'une gonorrhée pour laquelle plusieurs chirurgiens européens, qu'on avoit consultés dans ce pays, lui avoient administré une grande quantité de mercure sans aucun soulagement. Cet homme, que j'ai vu plusieurs années après en Europe, m'a assuré lui-même avoir éprouvé tous ces effets, exactement comme son maître me l'avoit raconté et comme je viens de le détailler, et qu'il s'en étoit depuis parfaitement bien trouvé.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0466-2 DFG